

# Chapitre 1

(*Au Bonheur des Dames*, pages 53 et 54)

Alors, Denise eut la sensation d'une machine, fonctionnant à haute pression, et dont le branle aurait gagné jusqu'aux étalages. Ce n'étaient plus les vitrines froides de la matinée; maintenant, elles paraissaient comme chauffées et vibrantes de la trépidation intérieure. Du monde les regardait, des femmes arrêtées s'écrasaient devant les glaces, toute une foule brutale de convoitise. Et les étoffes vivaient, dans cette passion du trottoir : les dentelles avaient un frisson, retombaient et cachaient les profondeurs du magasin, d'un air troublant de mystère; les pièces de drap elles-mêmes, épaisses et carrées, respiraient, soufflaient une haleine tentatrice; tandis que les paletots se cambraient davantage sur les mannequins qui prenaient une âme, et que le grand manteau de velours se gonflait, souple et tiède, comme sur des épaules de chair, avec les battements de la gorge et le frémissement des reins. Mais la chaleur d'usine dont la maison flambait, venait surtout de la vente, de la bousculade des comptoirs, qu'on sentait derrière les murs. Il y avait là le ronflement continu de la machine à l'œuvre, un enfournement de clientes, entassées devant les rayons, étourdies sous les marchandises, puis jetées à la caisse. Et cela réglé, organisé avec une rigueur mécanique, tout un peuple de femmes passant dans la force et la logique des engrenages.

Denise, depuis le matin, subissait la tentation. Ce magasin, si vaste pour elle, où elle voyait entrer en une heure plus de monde qu'il n'en venait chez Cornaille en six mois, l'étourdissait et l'attirait; et il y avait, dans son désir d'y pénétrer, une peur vague qui achevait de la séduire.

## **INTRODUCTION**

---

### **| Situer le passage**

Denise, orpheline depuis un an, vient d'arriver à Paris avec ses deux frères. Le commerce de tissus de son oncle Baudu est en déclin, à cause de la terrible concurrence que lui fait le « Bonheur des Dames », situé juste en face de sa propre boutique, le « Vieil Elbeuf ». Denise observe les étalages placés sur le trottoir, devant lesquels se presse une foule nombreuse. Malgré le ressentiment de son oncle contre le magasin rival, elle ne peut s'empêcher d'être séduite par l'animation qui y règne.

### **| Dégager des axes de lecture**

Nous découvrons dans ce passage, à travers le regard de Denise, l'extraordinaire pouvoir de séduction que le « Bonheur des Dames » exerce sur tous ceux qui l'approchent. Cependant, ces vitrines si attirantes fonctionnent comme un redoutable piège. L'efficacité du système commercial de Mouret fait du « Bonheur des dames » une véritable machine infernale.

## **PREMIER AXE DE LECTURE**

---

### **LA FOCALISATION INTERNE**

---

Toute la scène est vue en focalisation interne, à travers le regard de Denise. Ce procédé souligne l'intérêt passionné qu'elle porte au Grand Magasin dont elle ne peut détacher ses regards.

### **| Un lieu de tentation**

Denise est une provinciale, venue de la petite ville normande de Valognes : son ignorance des réalités parisiennes permet à Zola de mettre en valeur la stupeur de la jeune fille, devant ce magasin immense où se presse « plus de monde qu'il n'en venait chez Cornaille en six mois » (l. 26-27). Captivée par le puissant dynamisme du magasin, elle se sent l'objet d'une violente « tentation » (l. 25). Cependant, ses sentiments sont ambivalents, puisqu'elle est

à la fois attirée et étourdie, séduite et effrayée. La jeune fille semble déjà avoir le pressentiment de la nature double du Grand Magasin.

Denise n'est pas la seule victime : la clientèle se trouve toute entière happée par les attraits du magasin. Le champ lexical du désir, avec cette foule « brutale de convoitise » (l. 7), souligne la violence de la « passion » (l. 8) qui travaille les clientes. La phrase accumulative (l. 5 à 7), avec ses trois termes formant une gradation ascendante, « du monde », « des femmes », « toute une foule », suggère la force du désir. Cette tentation est subie passivement, elle s'impose à Denise comme à toutes les femmes qui approchent le « Bonheur des Dames ».

## **Une séduction sensuelle**

La description des vitrines montre comment s'exerce cette séduction : la présentation des étoffes crée un climat charnel. L'utilisation insistante du féminin permet à Zola de donner une identité sexuelle aux étoffes qu'il décrit (l. 10 à 12). De plus, les mannequins imitent les formes pleines d'un corps féminin, avec ses « épaules de chair » (l. 15) ; ils rendent jusqu'aux mouvements de la vie, avec « les battements de la gorge et les frémissements des reins » (l. 15-16). Ils suggèrent même la chaleur d'un corps féminin « souple et tiède » (l. 14). Ce climat de sensualité invite la clientèle à entrer à l'intérieur du magasin. En effet, les mannequins permettent aux clientes une identification avec ces figures d'une féminité idéale, dans un auto-érotisme diffus.

## **Présence du fantastique**

Grâce à ces étalages savants, Denise croit voir les étoffes s'animer d'une vie autonome. Par le procédé de personnification, ces tissus, dotés d'une « âme », semblent, sous le regard de la jeune fille, se mouvoir, attirer les clientes en soufflant « une haleine tentatrice » (l. 11-12). Les volumes habilement disposés imitent le souffle de la vie, cachent pour mieux y attirer « les profondeurs du magasin » (l. 9). Une seule longue phrase (l. 5 à 16) exprime la séduisante beauté des

vitrines, réussissant à créer un climat presque fantastique. Cet attrait naît aussi du mystère qui entoure ces magnifiques créatures.

À la douceur sensuelle de ce passage succède brutalement une image inattendue (l. 16), qui crée un effet de contraste.

## **DEUXIÈME AXE DE LECTURE**

---

### **UNE IMAGINATION VISIONNAIRE**

---

En décrivant le « Bonheur des Dames » comme une énorme machine moderne, Zola expose une thèse, tout en déployant la puissance visionnaire de son imagination.

#### **Une métaphore centrale**

Le Grand Magasin est comparé, à l'aide d'une métaphore filée, à une énorme machine à vapeur, fonctionnant « à haute pression » (l. 2), avec une extrême puissance. Cette métaphore est développée sous tous ses aspects. La « chaleur » dégagée par la machine prouve un dynamisme prodigieux. La vente en est la source d'énergie : elle « chauffe » le magasin. Le bruit et la trépidation lui donnent une dimension très agressive. Ces vibrations sont suggérées par les allitérations en dentales qui produisent un effet d'harmonie imitative « vibrantes de la trépidation intérieure » (l. 4-5). Plus loin, l'image de l'usine (l. 16) vient relayer celle de la machine en l'amplifiant encore.

L'imagination puissante de Zola déforme la réalité : c'est lui qui par moments regarde en visionnaire, et non plus Denise. Certains détails de la description montrent que l'image est affranchie de tout réalisme : ainsi, la chaleur intense dont la maison « flambe » (l. 17), et surtout la bousculade de la vente « qu'on sentait derrière les murs » (l. 18). Bien loin d'une plate exactitude documentaire, le romancier interprète et amplifie la réalité.

#### **Une mangeuse de chair humaine**

La machine représente métaphoriquement le fonctionnement du magasin : elle traite les clientes avec une terrible brutalité. La succession des participes passés « entassées », « étourdies », « jetées à

la caisse» (l. 20-21), décrit un mécanisme d'une grande violence. Piégées par les séductions du magasin, les clientes sont entraînées inexorablement dans la «force et la logique des engrenages» (l. 23-24), comme pour être broyées. La haute précision de cette machine, avec sa «rigueur mécanique», en augmente encore le caractère inquiétant. Enfin, l'image de «l'enfournement» (l. 20) suggère nettement que le monstre dévore ses victimes.

L'image si riche de significations de la machine revient à plusieurs reprises dans le roman. Le «Bonheur des Dames» est destiné à créer du profit. Dans ce but, il n'hésite pas à traiter les clientes comme des objets. Celles-ci ne sont que la matière première qui alimente cette machine, faite pour satisfaire les exigences du profit.

## **Un mythe moderne**

Dans la France de la révolution industrielle, les réalités contemporaines de la mécanisation et de l'industrialisation prennent une place importante dans l'imaginaire collectif. Zola, qui veut être un romancier de son temps, crée les mythes de la modernité, en lien avec l'imaginaire de l'époque. Ainsi, l'image de la machine qui broie dans ses rouages ses victimes innocentes se substitue aux mythes traditionnels du monstre mangeur de chair humaine, ogre ou Minotaure<sup>1</sup>.

## **CONCLUSION**

Dans ce passage, qui expose simultanément les séductions et les dangers d'un système de vente, Zola montre qu'il est conscient de l'ambivalence du progrès. La séduction du magasin fait naître le désir des clientes, et parvient à en tirer du profit. L'image de la machine, qui revient si fréquemment dans la suite du roman, montre le processus de déshumanisation à l'œuvre dans la modernité. Les maux du progrès sont l'envers inévitable de ses bienfaits.

---

1. Le Minotaure est dans la mythologie grecque un monstre, homme à tête de taureau, qui, enfermé dans le labyrinthe de la Crète, exigeait chaque année un tribut de jeunes gens qu'il dévorait.